

*Theodor W. Adorno, Amorbach et autres fragments autobiographiques, trad. fr. Marion Maurin et Antonin Wiser, Allia, 2016, 64 p., 6,50 €*

Voici des « fragments autobiographiques », c'est un genre trop rare parce qu'il exige une grande humilité : reconnaître que d'immenses pans de notre existence sont vains (à commencer par ceux dévorés par le travail servile), qu'il y a du temps perdu à ne pas retrouver.

Nous connaissons ceux de Buber, où l'on apprend admirablement ce que sont la rencontre, et la *mérencontre* : l'indifférence à autrui ou méconnaissance des personnes (prosopagnosie) – qui ouvre les portes à la cruauté, ou bien au meurtre froid (par ennui ou acédie).

Le livret d'Adorno s'ouvre sur les émotions données par les ruines d'une abbaye bénédictine, le couvent d'Amorbach (et la déploration d'une civilisation sécularisée, sans esprit, anencéphale, celle du travail servile universalisé). Le romantisme d'Adorno est presque sans espoir. « S'en dégage à chaque fois une beauté dont je demande en vain raison à l'ensemble. »

Cette « raison » insaisissable consonne avec cette étonnante réflexion d'Adorno, lue dans *Du rêve à l'utopie. Entretiens philosophiques*, d'Ernst Bloch (Hermann, « Panim el Panim », 2016) : « A proprement parler, je pense que s'il n'y avait pas une quelconque trace de vérité dans la preuve ontologique de l'existence de D-, c'est-à-dire que le moment de sa réalité est déjà présent dans la violence du concept, il n'y aurait non seulement pas d'utopie mais pas de pensée du tout. »

Seulement, « D- », ici, n'est pas un concept, il est l'extrême singularité que reflète l'émouvant style roman, dont la beauté est d'une piété sans pareille.

Bloch et Adorno, quels athées surprenants ! Bloch poursuit l'espérance dans tous ses états, mais s'arrête en deçà de la juive et chrétienne résurrection des morts, pourtant possible !

Et la piété presque secrète d'Adorno se résigne à la nostalgie dans l'exil primitif.

La nostalgie passionnée occupe chez eux, affectivement, la place de la théologie rationnelle à laquelle ils ont renoncé pour la vaine tâche de comprendre et rédimier le monde moderne.

À la fin, pour Adorno, *l'intention* de rédemption suffit à exister et mourir, comme la vérité chez Marx et l'espérance chez Bloch, « comparée à l'exigence à laquelle elle doit faire face, la question concernant la réalité ou l'irréalité de la rédemption devient presque indifférente » (*Minima moralia*, § 153). C'est revenir à la représentation de l'idéalisme ; le réalisme bien sûr s'y refuse avec sa raison *impure* et ardente.

Ces notes évoquent, en promenade, à la Stendhal, mais plus lente, Nietzsche, la Toscane, musent, et soudain surgit une phrase de

poésie métaphysique, par exemple : « L'éclat de ces places » (dans les villes de Toscane) « qui tombe sur la misère, rend immédiatement présents, avant toute symbolique, le miracle et la grâce enseignés par celle-ci. » Le marxisme émotionnel prend appui sur la Bible (et les contes) : « L'expulsion du Paradis se répète comme un rituel ininterrompu, il leur faut gagner leur pain à la sueur de leur front. » Et plus que jamais dans la civilisation industrielle !

Seul un athée peut être un bon chrétien, disait Bloch, c'est-à-dire ému jusqu'à la mort par la misère humaine. Ce qui montre que les athées actuels sont en vérité des adulateurs de Baal-Moloch, qui approuvent les éliminations violentes.

La musique ne pouvait pas être tout à fait absente, Wagner (hélas !) est le premier cité, puis Schönberg, et les représentations à Vienne de *La Fiancée vendue* de Smetana et de *Wozzeck* de Berg.

Enfin paraît un admirable éloge des artistes, dont la vie tout entière se refuse au « principe d'échange » des horribles travailleurs, et qui considèrent « l'acquisition par le travail comme honteuse et malhonnête ».